



Histoire de l'éducation

121 | 2009
Varia

LINDMARK (Daniel), ERIXON (Per-Olof), SIMON (Frank) (ed.), “Technologies of the Word: Literacies in the History of Education”

Paedagogica Historica, vol. XLIV, special issue n° I & II, 2008.

Elsie Rockwell



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/histoire-education/1784>

ISSN : 2102-5452

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2009

Pagination : 105-108

ISBN : 979-2-7342-1142-6

ISSN : 0221-6280

Référence électronique

Elsie Rockwell, « LINDMARK (Daniel), ERIXON (Per-Olof), SIMON (Frank) (ed.), “Technologies of the Word: Literacies in the History of Education” », *Histoire de l'éducation* [En ligne], 121 | 2009, mis en ligne le 18 mai 2009, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/histoire-education/1784>

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© Tous droits réservés

LINDMARK (Daniel), ERIXON (Per-Olof), SIMON (Frank) (ed.), "Technologies of the Word: Literacies in the History of Education"

Paedagogica Historica, vol. XLIV, special issue n° I & II, 2008.

Elsie Rockwell

RÉFÉRENCE

LINDMARK (Daniel), ERIXON (Per-Olof), SIMON (Frank) (ed.), "Technologies of the Word: Literacies in the History of Education", *Paedagogica Historica*, vol. XLIV, special issue n° I & II, 2008.

- 1 Ce numéro spécial de *Paedagogica Historica* nous présente un fort intéressant éventail de recherches sur le thème de la « littératie » à travers une sélection des meilleurs travaux présentés lors du vingt-huitième congrès de l'ISCHE (*International Standing Conference for the History of Education*), qui s'est tenu à l'université d'Umeå (Suède) en 2006. Il faut souligner d'emblée le choix symbolique de tenir ce congrès dans cette université, à laquelle le professeur Egil Johansson a donné une notoriété internationale par un travail pionnier dans les archives paroissiales qui a montré comment la Suède était parvenue à alphabétiser toute sa population avant même la mise en place d'un réseau scolaire, bouleversant ainsi les stéréotypes habituels sur l'équivalence entre alphabétisation et scolarisation. Les articles réunis ici constituent un hommage digne de lui à ce précurseur. Y sont représentés des périodes diverses et presque tous les continents, même si on peut regretter l'absence de l'Asie et de ses systèmes d'écriture.

- 2 L'introduction expose l'enjeu actuel de ce champ d'étude : que recouvre le concept de *literacy*, qui menace, dans certains usages de la langue anglaise, de couvrir tous les contenus et toutes les formes possibles de connaissance (arts et sciences, technologies, et même citoyenneté et sexualité) ? Daniel Lindmark et Per-Olof Erixon constatent qu'il existe une myriade de conceptions de la « littératie » et situent cette pluralité aux antipodes de la vision classique qui fait de l'alphabétisation la pierre de touche du progrès et de la connaissance légitime. Finalement, face à l'élargissement du sens du mot, les éditeurs du numéro proposent le concept nouveau de *semiocy*. Il semble pourtant que les articles réunis dans ce volume témoignent d'un minimum de délimitation du concept de « littératie » – en même temps que d'une certaine pluralité –, sans pour autant s'en tenir à une vision du progrès issue des Lumières : bien que plusieurs d'entre eux utilisent le terme de littératie en qualifiant celle-ci de « rituelle », « massive », « morale », « panoptique », « partagée »..., presque tous se réfèrent aux représentations graphiques de la langue parlée, à leur apprentissage et à leurs usages sociaux. La seule exception est l'excellente contribution de Joyce Goodman et Andrea Jacobs sur « l'autonomie de la musique en tant que langage et littérature » et sur la pédagogie de l'instruction musicale dans l'entre-deux-guerres, qui présente néanmoins une similitude intéressante avec l'alphabétisation. D'une façon générale, l'ensemble des contributions présente une pluralité des modes d'appropriation de l'écrit, sans pourtant étendre le champ de la « littératie » au-delà des limites des langues naturelles. On peut donc dire que l'univers étudié par les auteurs relève de ce qu'on appelle traditionnellement, dans la sphère latine et latino-américaine, « les pratiques culturelles de l'écrit » ou, plus simplement, « la culture écrite ».
- 3 Bien que le titre de l'ouvrage mentionne les « technologies de la parole », ce qui frappe le lecteur de ces seize articles est la profonde imbrication de celles-ci dans la trame complexe des liens sociaux et culturels. Les technologies étudiées comprennent les signatures, les inscriptions, les manuscrits, la correspondance, les imprimés, les dispositifs d'apprentissage, ce qui implique le recours à des sources et des méthodologies diverses. Cependant, l'accent est toujours mis sur les contenus et les contextes d'usage de ces outils.
- 4 Plusieurs articles retracent le parcours historique de certaines technologies, et surtout des discours qui les entourent. Celui d'Anne-Marie Chartier porte sur une série de manuels pour les apprentissages élémentaires, John Oliphant traite des débats autour de l'écriture tactile pour les aveugles, Michael Omolewa examine les raisons de l'échec d'une campagne nationale d'alphabétisation menée par l'autorité coloniale au Nigeria, et Debra Edwards et Anthony Potts étudient les métaphores successives relatives à la « *literacy* » qui ont récemment marqué le discours politique australien. Dans tous ces cas, les aspects techniques se révèlent liés à des relations sociales de types divers : les liens entre l'écriture et la religion, les effets imprévus de la domination coloniale, les combats entre nations pour imposer leur culture propre sont autant de contextes donnant sens et force aux outils de la langue écrite. Un exemple clair en est le mode ancien d'alphabétisation à partir du *Pater noster* : il est très difficile de comprendre pourquoi des prières récitées par cœur dans une langue inconnue pouvaient être un bon instrument pour « apprendre à lire ». Mais « savoir lire », dans les pratiques culturelles du temps, impliquait la mémorisation littérale des textes : c'était toujours sur des textes déjà mis en mémoire que se faisaient la découverte et l'identification des graphèmes. En outre, ce phénomène repose sur les caractéristiques du contexte linguistique, tels les écarts ou proximités

entre le latin et les langues parlées dans chaque pays, comme le montrent d'autres études de cas de ce volume.

- 5 D'autres articles encore explorent les multiples modes d'appropriation de la langue écrite dans les marges du monde lettré. Dans la Norvège médiévale, la transmission informelle, mais systématique, de l'écriture runique perdure en parallèle à la latinisation (Åke Olofsson). Au Portugal, en 1890, les différences entre divers groupes socio-économiques dans l'appropriation de l'écriture sont rendues visibles par une analyse qualitative des signatures plus fine que celle qui avait été utilisée dans les études antérieures (Luís Grosso Correia). Avec les lettres d'un évêque à sa fille, nous découvrons les normes morales et pratiques de l'écriture féminine au XVIII^e siècle en Irlande (Willemijn Ruberg). Josefina Granja Castro décrit trois dispositifs d'alphabétisation soumis aux autorités mexicaines au XIX^e siècle qui révèlent l'extension des débats pédagogiques à une époque où on recherchait des méthodes rapides pour enseigner la lecture. Tom Woodin suit l'émergence et le déclin de la publication et de la réception des textes écrits par des adultes lors des cours d'alphabétisation en Angleterre pendant les années 1970. De ces contributions se dégage un certain consensus, bien reflété par la conclusion d'Å. Olofsson :

« Une tâche importante de la société moderne est d'acquérir la connaissance de l'interaction complexe entre les environnements individuels et culturels et d'en faire usage pour lier efficacement la scolarisation et l'enseignement explicite avec les apprentissages plus implicites effectués en contexte socio-culturel »¹ (p. 178).

- 6 Cette proposition prend plus de force encore quand on tourne vers le milieu scolaire. Plusieurs articles explorent ce que recèle de failles le mythe encore dominant du rôle uniforme de l'alphabétisation en tout pays et toute région. Ariadna Acevedo-Rodrigo soutient, par exemple, que l'intérêt attribué à leurs écoles par les communautés indiennes parlant le nahuatl au Mexique vers la fin du XIX^e siècle est lié au rôle de ces écoles dans les rituels politiques plus qu'à leur efficacité pédagogique : elles faisaient accéder leurs élèves à une « littérature rituelle » leur permettant de faire preuve de leur capacité à déchiffrer les textes lors des fêtes scolaires, mais pas à la compréhension de la langue – l'espagnol – dans laquelle ces textes étaient écrits. Maria Iolanda Monteiro et Belmira Oliveira Bueno montrent le rapport étroit des apprentissages et du vécu de plusieurs institutrices brésiliennes compétentes avec leurs pratiques didactiques et leur engagement affectif auprès des élèves, dans une période du XX^e siècle marquée par le changement incessant des directives pédagogiques (1950-1980). Jeroen J. H. Dekker examine les premiers manuels scolaires des Pays-Bas pour explorer la façon dont ils distillent l'instruction morale, tandis que Kaisa Vehkalahti montre que la surveillance de la correspondance des élèves dans les écoles réformatrices de Finlande au début du XX^e siècle avait un objectif à la fois moral et pédagogique. L'éducation formelle, dans ce qu'elle autorise comme dans ce qu'elle interdit, a façonné des manières particulières de lire et d'écrire qui, apparemment, s'éloignent de plus en plus des usages sociaux. La distinction scolaire entre « apprendre à lire » et « lire pour apprendre », soulignée par A.-M. Chartier, trouve son parallèle dans la différence entre « apprendre à écrire » et « écrire pour apprendre ». Apprendre quoi ?, peut-on se demander. Répondre à cette question implique d'aller au-delà de la vision contemporaine des « effets cognitifs » de l'écriture alphabétique et de la « réflexion sur la structure de la langue » liée à sa maîtrise.

- 7 Cet ensemble d'articles nous permet ainsi d'analyser la pluralité des sens qui transitent entre les individus liés par les actes d'écrire et de lire. Dans chacun des cas étudiés, les particularités des pratiques de lecture et d'écriture relèvent de la société et des circonstances – culturelles, scolaires, religieuses, nationales ou coloniales – dans lesquelles elles prennent place. Considérer la « littératie » comme une propriété sociale et non comme un attribut individuel est cependant plus facile à dire qu'à faire et seul Bruce Curtis, dans le dernier article, mène ce projet à son terme. Son analyse des processus d'écriture à l'œuvre dans des communautés canadiennes de la première moitié du XIXe siècle, fonctionnant encore sur le mode seigneurial, mais où l'importance de l'écrit grandissait alors qu'une grande partie de la population paysanne n'était pas alphabétisée, « déplace l'accent vers les tactiques et les stratégies impliquées par la littératie en tant que phénomène historique évolutif »² (p. 244) – assertion qui nous ramène vers les profonds aperçus sur l'économie scripturaire offerts par Michel de Certeau.
-

NOTES

1. « *An important task for modern society is to acquire knowledge of the complicated interaction between the individual and cultural environments and to use such knowledge to obtain an effective mix of explicit instruction and schooling and more implicit learning in a sociocultural context* ».
 2. « *... shifts attention to the tactics and strategies involved in literacy as historically dynamic practice* ».
-

AUTEURS

ELSIE ROCKWELL